

Stéphane Hessel et la cause palestinienne : une rhétorique de la SÉDUCTION

Jean Szlamowicz

Maître de conférences à Paris IV-

Sorbonne, auteur de *Détrompez-vous !*

Les étranges indignations de Stéphane

Hessel Décryptées.

U n récent numéro de *Salam News*, journal communautaire musulman gratuit, présentait le visage jovial de Stéphane Hessel en couverture avec une interview célébrant la résistance tous azimuts. Présenté comme le fils de Franz Hessel « de confession juive » (alors qu'il était converti), Hessel y est célébré pour tous ses combats, mais plus particulièrement pour le fait qu'il « défend la cause palestinienne ». De fait, sa brochure *Indignez-Vous*, sert essentiellement (malgré quelques généralités économiques et sociales) à accuser les « Juifs » de « crimes de guerre ». Il fallait bien un « alterjuif » pour se montrer aussi impitoyable avec Israël. Il le reconnaît du reste avec aplomb : « Parmi vos grands combats, l'un des plus surprenants reste celui contre la politique d'Israël. C'est courageux en tant que fils de juif ?

– Je suis d'autant plus en mesure de critiquer sévèrement le gouvernement israélien actuel que je me considère comme solidaire de l'Histoire du peuple juif. »

Cette protestation d'amour est l'une des conditions du militantisme anti-israélien. Car Hessel s'est particulièrement mis en avant dans le cadre des

appels au boycott d'Israël. A l'image de sa brochure, les propos de Stéphane Hessel dans cette interview font alterner la dénonciation radicale d'Israël avec le lyrisme philosophique le plus général. Cette technique rhétorique s'appuie sur sa légitimité biographique mais aussi sur une stratégie d'évitement des faits à laquelle contribue l'abstraction de son propos pseudo-humaniste.

La dénégation

Hessel se rengorge de son amour d'Israël... mais un Israël lointain et idéalisé dont il n'évoque jamais la moindre réalité politique. A cet égard, on se demande ce que peut bien signifier, *concrètement*, être « solidaire de l'Histoire du peuple juif » ? Plus que d'une solidarité dont la profondeur historique est aussi distanciée, on a davantage l'impression que cette déclaration est un simple écran de fumée, une pure convenance permettant ensuite de blâmer l'Etat hébreu. Cette formule se rapproche de l'épitrope, figure consistant à accorder à l'adversaire un argument de manière tactique (sur le mode « je suis d'accord *mais...* ») pour faire en réalité avancer le reste de ses arguments.

De fait, le mouvement de balancier est constant : « Je suis d'autant plus en mesure de critiquer sévèrement le gouvernement israélien actuel » s'oppose à « je me considère comme solidaire de l'Histoire du peuple juif ». De la même manière, « Je suis un partisan acharné de l'Etat d'Israël comme un Etat nécessaire » s'oppose à « un adversaire tout aussi acharné de la façon dont il se comporte scandaleusement envers les Palestiniens. » Quand il proclame « On connaît mon attachement à Israël, ma solidarité avec les Juifs. », c'est en fait pour se dédouaner d'une possible accusation d'antisémitisme dans l'action de boycott (« Evidemment, on ne peut pas être jugé si on se borne simplement à dire qu'il y a des colonies illégales et que les produits de ces colonies ne doivent pas être mis en vente ! L'accusation d'antisémitisme est totalement ridicule ! »). On ne trouve pas de mention d'Israël positive qui ne soit accompagnée de restrictions. Le « j'aime Israël *mais...* » ressemble donc à une pure précaution oratoire et non à une déclaration sincère.

Peu importe d'ailleurs la réalité de ces déclarations d'amitié envers Israël, peu importe ce que pense au fond de lui Stéphane Hessel. Ce qui compte, c'est que, rhétoriquement, ces éléments positifs servent à se positionner systématiquement contre Israël. Ce qui compte, ce sont les idées et les discours dont il est le lieu de passage et de transmission.

Nébulosité factuelle

Ses propos dans cette interview illustrent de manière exemplaire le caractère fuyant de ses prises de position. Le journaliste, qui n'est pas contredit par Hes-

sel, parle de son combat contre « la politique d'Israël » : il y aurait donc « une » politique ? Depuis quelle date ? Menée par qui ? En quoi consiste-t-elle ? L'implicite contenu dans l'article défini est celui d'une connivence : il semble inutile d'apporter ces précisions. Pourtant elles sont essentielles si l'énoncé doit avoir un sens. Parlerait-on de « la politique de la France » sans préciser de quelle période, de quel gouvernement et de quel domaine de la politique il est question ? Cette connivence est en réalité une formulation codée : s'il était question de son combat « contre Israël », Hessel serait directement délégitimé par son parti pris transparent qui porterait sur l'existence d'Israël. En introduisant le mot « politique », on fait semblant de déplacer le combat vers une question « démocratique ».

De fait, Hessel répond en parlant du « gouvernement israélien actuel » : le conflit daterait-il seulement de l'arrivée au pouvoir de Benjamin Netanyahu en 2009 ? Il est évident que le combat anti-israélien n'est pas récent et n'a rien à voir avec telle ou telle ligne gouvernementale ponctuelle. De fait, il est bien question du boycott de la nation d'Israël et non seulement de Benjamin Netanyahu. Hessel se déclare également « adversaire tout aussi acharné de la façon dont [Israël] se comporte scandaleusement envers les Palestiniens ». La tactique de l'implicite est récurrente chez les ennemis d'Israël : en condamnant Israël sans préciser le moindre fait, on présente la lutte contre l'Etat hébreu comme une évidence naturelle. Le sous-texte de cette formulation renvoie à un ensemble de représentations latentes qui tendent à monter Israël comme un Etat d'apartheid. Comme la réalité est très différente, il convient d'accréditer cette version des faits par l'allusion plutôt que par la description.

Une telle vision du conflit, par son manichéisme, est forcément simpliste. Le journaliste en convient lui-même :

« Le conflit paraît assez simple présenté comme cela... Pourquoi Israël garde-t-il le même cap ?

– Les Arabes en général suscitent une grande crainte qui habite l'esprit de certains Israéliens. Ils pensent qu'un jour ces Arabes les jetteront tous à la mer... Il faut donc qu'ils se défendent et préviennent ce risque par la force. C'est un des slogans dont usent les dirigeants israéliens pour permettre aux colonies juives de rester sur les Territoires occupés, même si c'est dans la négation totale du droit international... »

L'explication du conflit est totalement unilatérale : ce sont les Israéliens qui fantasment l'agressivité arabe et génèrent la violence. Présenté ainsi, on a l'impression d'un pays paranoïaque, oppressant des innocents par peur panique. En réduisant la source du conflit à une simple disposition psychologique de « certains Israéliens » manipulateurs, il oublie par cette simple formulation la total-

ité des guerres, agressions et attentats livrés par le monde arabo-musulman envers Israël depuis 60 ans, ce qui n'est pas loin d'une forme de révisionnisme. Remarquons encore la tactique allusive avec la « négation totale du droit international » qui est mobilisée sans rien préciser de la réalité juridique de territoires qui ne sont de toute manière pas nommés.

Hessel va plus loin et considère que « Tant qu'Israël n'a pas un voisin avec lequel il s'entend, qui a droit à un Etat comme tous les peuples, son avenir sera bien gris... ». Le même retournement est donc à l'œuvre dans cette déclaration, comme si l'animosité initiale provenait d'Israël, qui est ainsi implicitement désigné comme responsable du conflit. L'argument-cliché sous-jacent est qu'une fois que les Arabes de Palestine disposeront d'un Etat, ils seront soudain en paix avec Israël — si et seulement si Israël ne fait pas montre d'agressivité.

Ces implicites argumentatifs nourrissent une vision du conflit radicalement partisane et subjective qui omet sciemment le point de vue israélien et présente des justifications sans rapport avec la réalité politique et historique du conflit.

Un pacifisme radical... au service du Hamas

L'article, apaisant jusqu'à la torpeur, affirme dans sa présentation que Hessel « nous invite à une insurrection pacifique, afin de résister et de mieux créer. Pour davantage de justice et de dignité humaine ». Rien n'est moins sûr.

Depuis quelques mois, les agressions dont est victime Israël sont incessantes et elles sont de nature terroriste puisqu'elles concernent la population civile. Assassinat de la famille Fogel, meurtre de Ben Yossef Livnat, attaque d'un bus scolaire à la roquette, attentats divers... Pourtant, Hessel parle de la lutte contre le terrorisme comme d'une priorité. Là encore, il ne précise pas de quel terrorisme il est question et reste dans la généralité consensuelle. La réalité du conflit est pourtant claire : les appels au jihad permanent de la télévision de l'Autorité Palestinienne et l'accord récemment signé avec le Hamas, organisation reconnue comme terroriste par l'Europe et les Etats-Unis, ne laissent pas de doute quant à la nature terroriste et jihadiste du combat contre Israël. Si Hessel voulait réellement lutter contre la barbarie terroriste islamique, au nom de quelle stratégie étrange considère-t-il comme prioritaire de s'en prendre d'abord à Israël ?

Il est pourtant courant aujourd'hui, dans le microcosme militant de certaines bonnes âmes européennes, de voir s'agiter des intellectuels pour justifier le terrorisme palestinien. Cette acclimatation de l'opinion à un positionnement anti-israélien est l'objectif déclaré de certaines organisations non gouvernementales, associations et structures politiques qui participent à cette campagne der-

rière le paravent des droits de l'homme — référence obligatoire des discours à destination de l'occident. Les envolées philosophico-politiques de Stéphane Hessel participent de fait à ce climat intellectuel justifiant et atténuant les pires exactions palestiniennes.

Résister ? Contre qui ?

L'ouvrage de Hessel illustre une récupération de la Résistance mais aussi un phénomène d'abstraction historique et politique qui a déjà subi plusieurs incarnations. Cela consiste notamment à penser la rébellion, l'indignation, la désobéissance, la résistance et autres valeurs d'insoumission comme des valeurs absolues. Sémantiquement, ces notions appellent des compléments : autrement, elles sont vides de sens. Désobéir, mais à qui ? A ses parents ou à un dictateur ? A la loi ou aux conventions sociales ? Cela n'a rien à voir. L'emploi abstrait de ces notions gomme les acteurs de situations politiques concrètes : « résister » suppose un sujet et un complément. Quelqu'un résiste à quelqu'un d'autre. Si l'on n'identifie pas ces actants, la résistance ne peut pas avoir de valeur parce que ce sont des rôles réversibles : on peut dire « les Alliés résistent aux bombardements allemands » ou « Hitler résiste à la pression des Alliés » — le mot résistance ne dit pas ce qu'est le Bien, il désigne simplement un rapport de force. Reste qu'aujourd'hui, par un raccourci historique métonymique, le mot « résistance » en est venu à désigner la Résistance, c'est-à-dire à s'approprier la Morale. A partir de là, on peut en capter les connotations positives du terme pour les reverser sur n'importe quelle entité. Chacun peut alors se dire résistant. Cela explique en partie le pouvoir de séduction de la posture de Stéphane Hessel. Rappelons simplement que cette résistance est au service de l'expansionnisme jihadiste...



Les indignations sélectives de la nouvelle icône médiatique qu'est devenu Stéphane Hessel se sont répandues sans contrôle ni vérification.

En véritable saint du militantisme à la mode, il profère ses anathèmes, et pour ses adeptes, chacune de ses imprécations se transforme en une vérité révélée. L'indignation impérative devient alors un commandement pour tous.

Contrevérités, exagérations, emphase larmoyante... En usant jusqu'à la corde la dimension compassionnelle des droits de l'homme, Stéphane Hessel se livre à un florilège d'assertions démesurées sans fondement dans la réalité. Ce vieil homme indigné ne fait pourtant que ressasser les perles scandaleuses de la stratégie jihadiste.

Jean Szlamowicz décrypte les procédés de son imposture argumentative, ciblant chaque manœuvre rhétorique en la soumettant à l'épreuve des faits.

Est-il encore temps pour la raison de rétablir la vérité face aux ravages médiatiques d'un prêche dont la virulence fourbit les armes d'une indignation dangereuse ?

Jean Szlamowicz est linguiste et enseigne à Paris IV-Sorbonne. Il est normalien, agrégé d'anglais et traducteur. Ses recherches portent sur l'intonation, la traductologie, la musique et l'analyse du discours.

www.editionsintervalles.com

En librairie le 19 mai, 9 €, ISBN : 978-2-916355-57-3